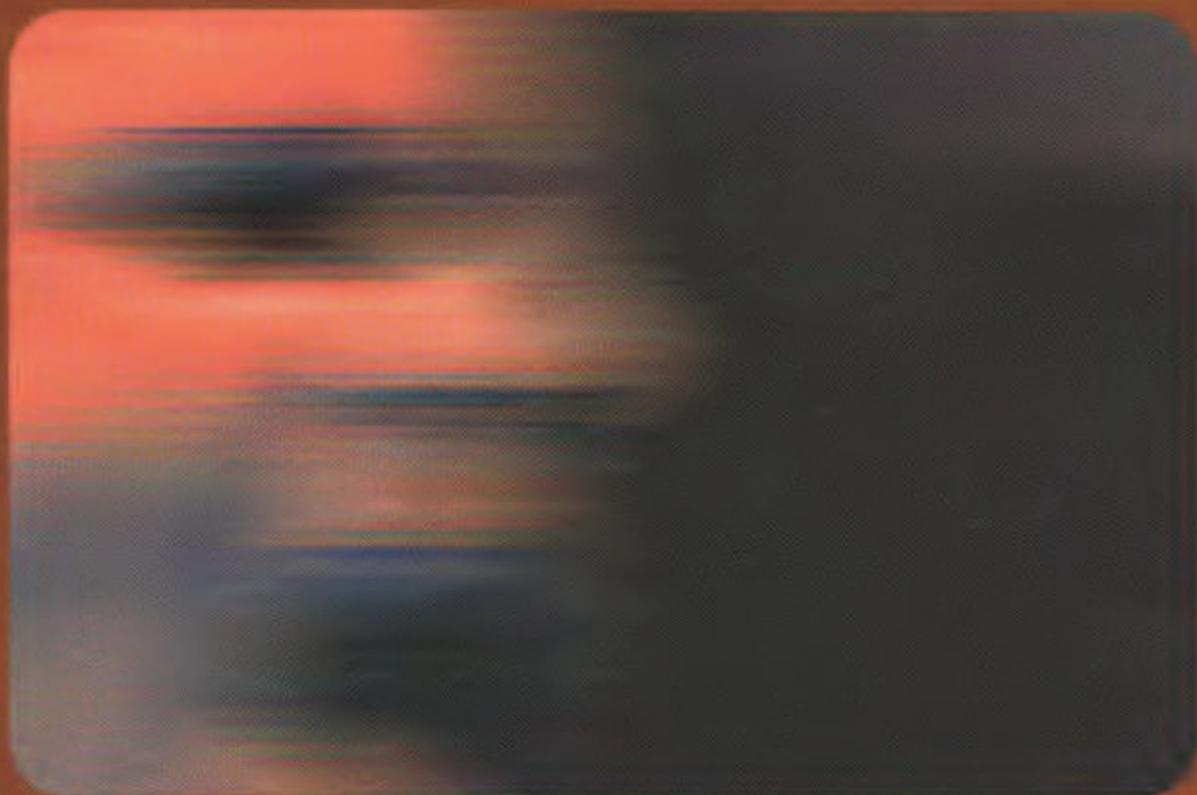


FONDATION SINGER-POLIGNAC

# VIOLENCE : DE LA PSYCHOLOGIE À LA POLITIQUE

SOUS LA DIRECTION DE

**THIERRY DE MONTBRIAL ET SABINE JANSEN**



**BRUYLANT**

2 0 0 6

# CRIMINOLOGIE CLINIQUE

PAR

**SERGE BORNSTEIN**

Actuellement peu de gens ne se sont pas fait agresser ou n'ont pas été l'objet de mendicité appuyée, ou d'altercation, d'injures. Dès lors qu'on met une cravate, dans certains lieux, on devient une cible victimale. Cette notion importante apparaît dans tous les traités de victimologie.

Ce préalable posé, nous allons tenter de surfer sur la criminologie qui est un domaine immense. Avec un certain nombre de collègues experts, nous sommes amenés à rencontrer des gens déviants, mis en cause soit en milieu carcéral, soit en ambulatoire, or dans cette modalité, une fois sur deux ou sur trois, ils ne viennent pas à la convocation malgré l'ordonnance du juge. C'est aussi un aspect de l'indiscipline générale que l'on peut l'observer. Y compris chez les victimes, parce qu'elles sont stigmatisées, et aller voir un psy quelconque conserve une signification préalable.

Je ferai quelques effets focaux sur ce sujet, mais il est bien évident qu'on ne peut donner qu'un vague échantillonnage de nos missions.

Ce qui est apparu au cours de toutes les communications de cette journée, c'est le côté universel de la violence, laquelle n'a que deux polarités: *offensive*, *défensive* et n'a que deux axes: le *territoire*, avec son corollaire, les biens, d'une part et la *sexualité* d'autre part.

Il faut bien considérer la longue évolution entre la horde primitive du déjà homo sapiens sapiens pour aboutir à l'homme civilisé. Au fur et à mesure, on aborde la notion de ce qui est admissible ou non dans la règle du jeu social, éminemment variable en fonction des latitudes et des périodes historiques. Depuis le tabou tribal jusqu'au Code pénal, centré sur la prévention et la description du passage à l'acte transgressif, on s'attache à l'identification des auteurs, et au système peine-récidive qui est pratiquement lié.

L'homme est un individu *bio-psycho-social*, et ces trois points sont fondamentaux pour la lecture des comportements.

Certains ont pu s'interroger pour savoir si le volet *social*, en dépit des progrès techniques, n'était pas une faillite complète puisque sa lecture comporte, entre autres, deux sciences, l'une familière la *criminologie*, objet de notre propos et une plus discrète qu'on appelle la *polémologie*, qui a été abordée ce matin. Rappelons que *polemos*, en grec, signifie la guerre, soit science de la guerre, et en français par pudeur, on a tout à fait atténué le terme, repris sous le mot de polémique, petit conflit intellectuel.

Si une population biologique quelconque peut se définir par ces deux sciences, l'une du crime, l'autre de la guerre, c'est laisser entendre que la civilisation n'a pu atténuer les forces instinctivo-affectives de prédation et son corollaire la violence. De surcroît, la polémologie possède ses universités, les écoles de guerre où l'on apprend à se combattre, c'est-à-dire la façon de détruire des individus ou des biens. Que ce soit dans un but d'attaque ou de défense, toute l'histoire du monde, la géopolitique, est fondée sur des crimes qui ont bâti des nations, des empires.

Si nous avons dit *bio*, c'est qu'il faut bien se référer à l'évolution de Darwin, depuis les premières bactéries anaérobies jusqu'au modèle *babouin*. Les babouins sont des êtres qui vivent en hordes en Abyssinie, singes catarhiniens possédant cette particularité, comme nous, d'une dotation de trente-deux dents et surtout d'une organisation structurée de façon pyramidale avec un mâle dominant, des mâles dominés, des femelles et un groupe de petits.

Une jeune femme promène son bébé dans une poussette, rencontre une dame qui le prend, l'embrasse, le choie, lui fait des guili-guili, le remet dans la poussette: vous avez là défini le réflexe babouin. Il se retrouve positif dans l'espèce humaine à 95% chez les dames et à 55% chez les messieurs. Dans la nature, c'est une assurance de survie à la disparition de sa mère et chez l'homme, ce rituel archaïque persiste dans les cérémonies de transmission à la marraine et au parrain. On ne peut donc méconnaître l'équipement instinctif commun de la lignée entre primates, et en particulier que le chimpanzé, numéro deux dans l'échelle d'intelligence animale possède 98% du génome humain.

Sur le plan *psychologique*, l'homme s'est redressé dans la savane et dans le même temps, on a assisté au développement du préfron-

tal, des connexions inter-hémisphériques et en particulier des neurones courts, définis par Lorente de No qui sont la caractéristique même du cerveau humain, la seule différence avec les autres anthropoïdes. Nous avons en nous cette sphère instinctivo-affective, qui est située dans des structures primitives du cerveau, et le préfrontal sert à alimenter les fonctions cognitives (orientation, attention, mémoire, jugement, raisonnement, discernement, calcul). Là, se trouve la matrice de la psychologie et de la psychiatrie.

La psychanalyse intervient pour rechercher le sens caché de nos intentionnalités et de nos actions, permettant une lecture compréhensive du passage à l'acte, et ainsi de définir les types cliniques de délinquants, agissant soit seuls soit en groupe, le crime organisé.

Troisième volet, le *social*. L'éthologie est la science des mœurs, appréciant les variantes relationnelles selon le lieu de vie rural ou urbain. Se sont greffées également des visions philosophiques, religieuses, ainsi le Décalogue dont on n'a pas encore parlé dans ce colloque se retrouve de manière universelle, sur tous les continents. Vis à vis de la transgression, la prise de position des autorités administratives, c'est-à-dire la démarche de la police, de la justice alimentent le champ énorme et sans cesse renouvelé de la pénologie. En quelque sorte, le crime serait un échec éthique, un dysfonctionnement interpellant sans cesse le système des échanges entre les sujets d'un groupe.

Dans l'agressivité, on retient une dimension relationnelle, de reconnaissance de l'autre qui est détruite ou altérée par la *violence* qu'est justement le passage à l'acte. Les sages tenteront toujours de privilégier la négociation par rapport à l'action, et ce n'est pas préférer les mots aux armes, mais choisir les mots comme des armes.

Après ce préalable, nous allons tenter de définir ce qu'est la *criminologie*, discipline jeune, nouvelle, et l'une des premières sciences résolument et délibérément multidisciplinaire, ou interdisciplinaire.

En effet, elle est née officiellement à peu près en même temps que la *sociologie*, voir Auguste Comte et Émile Durkheim. Très rapidement elle s'est enrichie des apports de la médecine, de la psychologie, du droit, de la pénologie, avant de se développer en direction de la biologie et de la psychologie sociale. Le mot *criminologie* vient du latin *crimen*, et du mot grec *logos*, discours. C'est donc déjà un mot très métissé, peut-être est-ce là les stigmates d'une science bâtarde.

À l'origine, dans la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la criminologie est d'abord un discours sur le crime et la criminalité, ce qui en fait un des premiers champs d'étude de la sociologie. Mais comme depuis le siècle des Lumières, d'une part des juristes criminalistes s'intéressent au sort qu'on peut réserver aux délinquants (voir Beccaria), d'autre part des médecins cherchent à comprendre et à traiter l'esprit criminel (voir le fameux Pinel qui libère les aliénés de leurs chaînes), très rapidement la criminologie s'est orientée dans le champ de la compréhension du criminel (voir Lombroso, son école, Ferry, Lacassagne), et un peu plus tard de sa victime, et la victimologie a pris vraiment ses quartiers il y a une ou deux décades.

C'est ainsi que depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, on peut dire que la criminologie au sens large est la science dont l'objet polymorphe est constitué par tout ce qui touche au phénomène criminel, soit au premier chef, le crime, la criminalité, le criminel et sa victime, dans une relation qui a été bien entrevue puisqu'elle comporte la notion de cible victimale (ainsi l'Américain bardé d'appareils photographiques qui s'engage dans une médina ou dans un quartier chaud de Mexico a la plus grande probabilité de se faire agresser), et aussi par extension la prévention du crime, la réaction sociale face au crime, la place de la victime dans le processus criminel, les instances de lutte contre le crime, le contrôle de la déviance, l'étude de la violence physique ou morale, etc.

Sur ce vaste et multiple objet, la criminologie a eu du mal à développer son monopole méthodologique et son autonomie scientifique. Dès son origine elle a été tiraillée par des mouvements tantôt centripètes tantôt centrifuges. Les premiers ont favorisé le développement des disciplines mères par rapport à une science autonome. On a vu par exemple la sociologie criminelle devenir la criminologie sociologique, la psychologie criminelle se transformer en criminologie psychologique, la biologie criminelle muée en biocriminologie. Mais à l'inverse, surtout à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, on a vu croître la tendance au développement des disciplines spécialisées, telles que la victimologie, les sciences policières, la génétique criminelle, le profilage criminel (*serial killers*).

Les intervenants en criminologie viennent toujours d'une formation scientifique particulière, aussi cette spécialité souffre d'un trouble congénital, que le discours en faveur de la multidisciplinarité n'a pas encore réussi à dissiper, une menace d'éclatement au profit de

sciences spécifiques. C'est sans doute ce défaut originel qui freine les criminologues de divers cursus pour arriver à des solutions opérationnelles face au phénomène criminel, malgré d'indéniables percées dans la connaissance du phénomène de la déviance. Les criminologues sont souvent perçus comme d'aimables discoureurs quand ils n'ont pas une pratique dans une profession reconnue comme la police, la psychiatrie, la psychologie ou la biologie.

La criminologie instaurée pose les limites de son champ d'investigations d'autant qu'elle est donc toujours partiellement en parallèle avec la polémologie. Terrorisme, émeutes urbaines, guérilla, guerre, conservent une actualité saisissante, sans négliger pratiquement leur danger de généralisation mondiale. L'humanité a-t-elle progressé depuis le code d'Hammourabi, dix-sept siècles avant Jésus-Christ jusqu'à l'instauration du suivi socio-judiciaire beaucoup plus récente.

Par rapport à tous les phénomènes sociaux, la question de la violence prend un aspect récurrent et multiple. En particulier, parmi les auteurs de passages à l'acte répétitifs, sont ceux qu'on appelle faussement des sociopathes ou des psychopathes. Dans notre ouvrage, *Les comportements criminels*, nous avons insisté sur le fait qu'il ne fallait plus parler de psychopathe, terme stigmatisant, emprisonnant le sujet dans un rôle, mais de *conduite psychopathique*, faite d'un certain nombre de caractéristiques: l'instabilité, l'impulsivité, l'appétence exotique favorisant la transgression et la récurrence, en fonction de leur faible témérité. Ces personnalités, de structures psychopathologiques diverses, vivent avec avidité dans le moment, sans trop se préoccuper des conséquences de leurs actes, attitude qu'on appelle le présentisme.

S'agit-il du pur pervers au sens de Jean-Pierre Lablanchy? S'agit-il d'un névrosé? D'un *border line*? Et l'on sait que dans les prisons 80% des détenus sont en réalité des *border line*, avec des aménagements psychopathiques. Cette notion chère à M. Bergeret a influencé toute l'école française de psychiatrie, et contribué à son rayonnement.

Malheureusement, les Américains, pour des raisons d'harmonisation pharmaceutique plutôt commerciale ont développé des références diagnostiques et statistiques dans un ouvrage conquérant intitulé le DSM (Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux) III puis le DSM IV. Fût-il *révisé*, dans ses dernières édi-

tions, c'est une réduction drastique vis-à-vis des anciens travaux de l'école franco-allemande, qui ont défini une vaste psychiatrie classique développant une séméiologie et une nosologie finement élaborées.

La majorité des détenus étant *border line*, ceci explique que dans certaines conditions, ils sont amenés à décompenser dans les premiers mois d'incarcération, surtout quand ce sont des primaires, sous la forme de pseudo-psychose carcérale. Ce tableau clinique demande une lecture particulière, parce que beaucoup les prennent pour de véritables psychotiques, alors qu'en fait cette symptomatologie bruyante régresse rapidement. Ils peuvent présenter un état d'inhibition, avec parfois des productions délirantes ou hallucinatoires, mais sans lendemain.

Dans la conduite psychopathique, le sujet est certes accessible à une sanction pénale, mais il n'est pas dangereux au sens psychiatrique – interrogation demandée à l'expert psychiatre. L'autre dangerosité criminologique, c'est-à-dire l'aptitude à la récidive serait du ressort théorique du psychologue ou du criminologue. Dans la réalité, peu impressionnables, les auteurs réitèrent les faits reprochés dans une large proportion avec toujours une possibilité d'augmentation de gravité dans le crime.

La gamme des actions s'étend dans tous les domaines, *violences familiales*, conjugales en particulier, mais aussi sévices à enfants, sévices physiques ou sexuels, sévices sur ascendants, voire meurtres des ascendants, en particulier le meurtre de la grand-mère que nous avons appelé *aviolicide*, *violences scolaires* et apparentées (injures, racket, bizutage), *violences urbaines*, *violences en milieu carcéral et hospitalier* (en particulier tous ces drames qui se déroulent aux urgences médicales font l'objet d'un travail récent de M. Bénézech).

On signalera à titre anecdotique, outre le panorama que tout le monde connaît (vol avec violence, coups et blessures volontaires, barbarie, viol, homicide), une atteinte aux biens extrêmement importante, qui est la *délinquance informatique*, qui se développe actuellement le plus.

*Les tueurs en série* sont un des aspects les plus étudiés en matière de criminologie. C'est à la suite du profilage psychologique qu'on s'est rendu compte de l'existence de ces meurtriers spéciaux. C'est parce qu'un psychiatre américain avait profilé la personnalité exacte d'un tueur, allant jusqu'à préciser sa tenue vestimentaire

dans les années cinquante, que cette technique s'est imposée au FBI, lequel a créé un département de science comportementale, puis un centre national pour l'analyse des crimes violents (NCAVC) en 1985 à l'instigation de Robert Resaler.

En matière de *serial killer*, il existe des cas français. J'ai examiné à ce titre de nombreux prévenus comme Thierry Paulin, (*L'assassin des vieilles dames* – Editions de Paris) Francis Heulme, Michel Fourniret, Pierre Bodein, etc. Ce qu'il faut savoir, c'est que ces meurtres en série entrent dans la catégorie des crimes sexuels. Même si aucun acte proprement sexuel n'est constaté, ce sont des fantasmes sadiques sexuels irrépressibles, de sexe, de violence et de mort.

Ressler a distingué le tueur en série pervers qu'il appelle organisé, et le tueur inorganisé psychotique. Mais les pervers sont les plus fréquents. Dans 90% des cas, c'est un homme de vingt-cinq à quarante-cinq ans, d'intelligence élevée, d'éducation laxiste, fils unique ou aîné, de bonne insertion, avec un masque social (je me souviens d'un sujet qui avait une haute fonction à EDF-GDF, qui repérait ses victimes en quittant son travail, sa femme ne savait rien, sinon qu'il ramenait de temps en temps des trophées qu'il volait à ses victimes), avec une vie sexuelle apparemment normale, une partenaire régulière, frustré peut-être avant le passage à l'acte, et surtout voyageant beaucoup, assez mobile, et disposant d'une voiture en bon état. Le crime est planifié, la victime est inconnue mais choisie. Il dialogue avec elle avant le meurtre, donc il personnalise cette action. Il contrôle les événements, c'est-à-dire qu'il va brouiller les pistes. La victime est attachée, il peut la torturer avant le meurtre (sadisme sexuel, soumission). Il apporte son nécessaire pour le viol ou le meurtre, il cache le corps, il s'intéresse aux médias et à l'enquête. Et il a une longue carrière, avec un *modus operandi* toujours à peu près le même, et en moyenne huit à dix victimes.

D'un autre côté, il existe des tueurs inorganisés, qui sont plus psychotiques et en nombre moindre. C'est aussi la plupart du temps un homme entre vingt-cinq et quarante-cinq ans, mais d'intelligence médiocre, d'éducation dure (il a eu lui-même des sévices sexuels étant enfant), il est parmi les derniers-nés d'une fratrie importante, il est dans la marginalité sociale (suivi psychiatrique), il est incompetent sur le plan sexuel, il mène une vie solitaire, n'a pas de stress évident, il peut délirer, il est sédentaire, son crime est impulsif, la victime est connue (c'est dans le voisinage, souvent dans des

immeubles mal entretenus, avec des inondations, des risques d'incendies). Il ne va pas dialoguer avec la victime, il va faire un désordre important dans la pièce où il passe à l'acte, laissant des indices notables, le meurtre est immédiat (pas de lien, pas de tortures préliminaires, pas d'actes de barbarie sinon *post-mortem* – viol ou mutilations. Il utilise une arme à portée de main, laisse le corps sur place, se désintéresse du crime et, comme il a des moyens intellectuels limités, sa carrière va être brève.

La littérature et la filmologie consacrent un large intérêt à ce sujet qui est part de la criminologie moderne bien qu'en son temps on ait beaucoup parlé de Gilles de Rais, enfin le champion du monde actuel est un Russe ayant plus de cent victimes à son actif.

Ce qui est intéressant, c'est de faire un *flash back* sur la notion de pervers que Jean-Pierre Lablanchy a illustrée. Cependant le pervers pur est rare. Par contre, avec Roland Coutanceau, nous avons décrit *l'immaturo-pervers*, qui se rapprocherait un peu de notre psychotique à carrière brève, qui est quelqu'un ayant subi des frustrations dans l'enfance, des carences affectives, éducatives, qui a été ballotté dans des institutions, qui est relativement anémique au sens de Durkheim. Et puis des *névrotico-pervers*. Cela ferait bondir Freud dans sa tombe, puisque pour lui la perversion était l'inverse de la névrose. Ces sujets souffrent de complexes divers, de troubles affectifs et relationnels, et n'arrivent pas à trouver un positionnement, sinon dans une certaine cruauté, un petit sadisme de tous les jours, persécutant l'un, harcelant l'autre (harceleurs moraux, harceleurs sexuels qu'on retrouve dans le monde du travail).

Le grand pervers hyper sadique qui serait une incarnation du mal, du Malin ou du Diable et qui agirait avec un cynisme absolu, on peut en trouver, mais surtout chez des potentats, des tyrans, qui jouissent d'une relative protection pour exercer leur puissance. Un certain nombre de chefs d'État ont pu avoir cette caractéristique. Du point de vue de la psychologie, on ne peut pas aborder la psychologie d'un chef d'État comme celle d'un sujet ordinaire. Il ferait sauter des tests comme le MMPI (*Minnesota Multiphasic Personality Inventory*) ou autres. Il est certain que la paranoïa d'un chef d'État rapportée à monsieur Tout-le-Monde nous amènerait dans la zone quasi du délire, tellement la mégalomanie est fantastique, sans repères.

Evoquons la vague de pédophiles dans le monde, à la faveur de l'instrument informatique.

Il semble que de tout temps, des familles ont pratiqué l'inceste. Cette pratique doit être bien séparée de la pédophilie. Les auteurs sont en général des pères de famille un peu pot-au-feu, pantouflards, qui ne sortent pas, n'ont pas de vie sexuelle extraconjugale, et qui, à la faveur de leur puberté, vont s'intéresser à une, parfois à deux, trois, quatre de leurs filles, dans une sorte de loi du silence, la mère étant parfois complice. Le père incestueux agit dans la quiétude de l'organisation familiale, sans bien se rendre compte des dégâts qu'il occasionne.

Avec les nouvelles lois, on peut réaliser des signalements précoces plus ou moins salvateurs et les victimes peuvent porter plainte jusqu'à 28 ans. Les travaux de Gisèle Halimi ont contribué à sensibiliser l'opinion publique. Canadiens et Américains apprennent à l'enfant, dès l'âge de trois à quatre ans, qu'il a un corps, que l'adulte ne peut en disposer, et le sensibilise au problème. L'inceste père/fille ou beau-père/fille est plutôt en régression.

Par contre, on a assisté au cours de ces dernières années à un développement considérable du tourisme sexuel, et de la pédophilie, grâce justement à la délinquance informatique. La loi est cependant très sévère, celui qui n'est pas lui-même pédophile, mais qui participe à des émissions-réceptions d'images pornographiques, risque de voir débarquer à l'aube des équipes spécialisées de gendarmes chez lui pour saisir le matériel et le mettre en examen. Ce qu'on constate, c'est que la pédophilie, sous une forme vénale, organisée, peut pourrir, compromettre toute l'organisation d'une ville, puisqu'il y a eu soixante-dix à quatre-vingts mises en cause, et finalement soixante personnes lors du procès d'assises d'Angers.

Dès l'an 2000, en matière de *violences conjugales*, on connaissait la statistique, une femme sur dix battue, quatre-vingt-dix femmes tuées par an, donc une tous les quatre jours. Remarquons également, que des hommes sont battus, et un certain nombre tués (quarante-sept par an).

L'alcoolisme joue un rôle, mais pas toujours. Roger Doret a parlé du *sentiment d'emprise*, c'est-à-dire que les femmes victimes ne peuvent pas se dégager de leur bourreau. Même si au début elles arrivent à prendre du champ, elles reviennent, vivant des fausses lunes de miel et, de fil en aiguille, le crescendo de violence s'installe... On

essaie de réaliser des placements anonymes pour protéger relativement ces femmes et leurs enfants.

On note encore un taux important des sévices à enfants en dehors des violences sexuelles, et des violences concernant les grands-parents ou les parents, parricides qui sont souvent le fait de schizophrènes. Contre les grands-parents, il faut tenir compte de l'évolution sociale qui fait que les grands-parents ne vivent plus dans les familles comme dans le temps, et, lorsqu'ils sont là, on supporte de moins en moins leurs défaillances, le défaut d'autonomie, l'Alzheimer débutant, et on a tendance à les brutaliser quand on ne trouve pas assez rapidement une place en maison de retraite.

En ce qui concerne les actes de violence à l'école, les actes de violence scolaire, recensés par l'Éducation Nationale en 2004-2005 font apparaître une hausse globale de 1% contre 12% en 2003-2004. Donc on peut parler d'une certaine stabilité. Dans les lycées généraux et technologiques, ils baissent de 6%, dans les lycées professionnels ils augmentent de 6%, les insultes et menaces progressent de 6%, tandis que les vols diminuent de 3%, ainsi que les rackets, 13% pour les violences à caractère sexuel (qui existent aussi à l'école), 15% pour les actions à motivation raciste ou antisémite. Parmi de nouveaux comportements, on met l'accent sur la consommation d'alcool, l'exhibitionnisme, et les journaux individuels sur le net (les blogs), qui peuvent porter atteinte à la vie privée.

L'abus de substances toxiques a déjà été évoqué dans notre colloque. Je dirai un mot sur les haschichins qui ont été les premiers utilisateurs aux fins de violence de cette substance, le cannabis indica (ne pas confondre avec cannabis sativa qui est le chanvre ordinaire). Ce mot haschichin a donné le mot assassin. Il existe également une substance criminogène, moins connue qui est le datura, parfois utilisée en Afrique du Nord pouvant être à l'origine de fureur meurtrière particulière.

D'une façon générale, la question d'actualité au centre du débat préventif est celle des agresseurs sexuels, elle nécessiterait de longs développements.

La science de la pénologie tient sous sa dépendance la stratégie concernant la prise en charge des délinquants avec l'objectif de réduire la récidive à son minimum. Quand les personnes sont condamnées à de longues peines de plus de dix ans, elles passent par le Centre National d'Orientation (le CNO), et on essaie de moduler

leur parcours carcéral, en sachant que, dans la pratique, les peines à perpétuité sont commuées, au-delà d'une peine incompressible.

Au bout d'un certain temps, les condamnés sont dits permissionnables ou conditionnables, et les juges aux affaires pénales confient des expertises délicates pour savoir si les détenus peuvent sortir sans problème.

Vous disiez que les terroristes n'étaient pas très agressifs. Dans ma pratique, je considère deux plans. D'une part, au départ, ils se sentent investis d'une mission, ce sont pratiquement des passionnés ou des kamikazes, ils déclinent leur identité et ne veulent pas répondre. Quand on les revoit, une dizaine d'années après, entre en jeu le problème de leur liberté, ils se montrent plus complaisants, et on peut aborder ces hommes qui sont souvent des soldats perdus, en quelque sorte, et qui ont pu méditer sur leurs problématiques personnelles.

Ceci n'est qu'un petit échantillonnage de tout ce qu'on observe dans ce monde troublé, tentons une conclusion.

Chez les mammifères supérieurs, le meurtre entre semblables est exceptionnel. Tempéré par les rituels de soumission (vous avez tous vu des chiens ou des loups se mettre sur le dos quand ils sont attaqués par un mâle plus fort), il survient donc accidentellement, lors d'un combat pour une suprématie territoriale ou sexuelle. Les conceptions éthologiques extrapolées aux sociétés humaines ont permis de mettre en évidence un taux incompressible d'actes punissables entraînant dommages et visant autrui (c'est la définition que nous avons prise dans notre ouvrage), confirmant l'intuition de Durkheim qui considérait qu'il fallait s'y résigner.

L'un des objectifs de l'étude pluridisciplinaire des comportements disciplinaires, et en particulier de la criminologie empirique, est de proposer des solutions préventives, souvent éducatives, non pour éradiquer l'impossible, mais pour permettre à chaque écosystème humain de rester dans la zone de criminalité minimale tolérable.

Le paradoxe tient au fait que la criminalité augmente à mesure que la société industrielle se développe, en fonction de deux paramètres: d'une part l'amélioration des moyens offensifs, et deuxièmement la démographie galopante qui relâche le contrôle social que les individus peuvent exercer l'un sur l'autre. On a fait allusion tout à l'heure à cette passivité, à cette absence de solidarité

lorsqu'un humain se trouve menacé par quelques énergumènes. Il est certain que, si chaque fois, malgré les risques encourus, il y avait un courant de solidarité, certaines situations pourraient s'inverser.

On constate une corrélation très nette entre le taux de délinquance, des passages à l'acte et la démographie: au-delà de 100 000 habitants, le taux monte d'une manière notable et proportionnelle au nombre d'habitants. On passe ainsi de la sérénité tribale, avec son organisation totémique, ses tabous, à ce que j'appelle *la jungle des mégalo-poles*. Le voisin de palier est un inconnu quand ce n'est pas un ennemi. En fait, une certaine criminalité est le prix à payer pour la liberté. Les pays qui ont accédé les uns après les autres à la démocratie en ont fait l'expérience.

Références:

Serge BORNSTEIN, *Criminologie clinique*, in **Thierry De Montbrial, Sabine Jansen (dir.), Violence: de la psychologie à la politique**, Bruylant, 2006, pp: 51-62.